

Les neveux de Zarathoustra: avant-gardisme, gauchisme et postmodernisme

Louis Pinto

Centre européen de sociologie et de science politique de la Sorbonne (CESSP)

RÉSUMÉ

Nietzsche est par excellence un auteur qui se prête à toutes sortes de projections de la part de lecteurs occupant des positions souvent très éloignées, voire opposées. C'est pourquoi on peut envisager la réception de son œuvre en France comme un symptôme du fonctionnement du champ philosophique national, lieu de luttes entre des agents pour l'imposition de classements, de principes de hiérarchisation et de frontières. À travers les changements intervenus depuis les années 1900, on peut identifier quelques invariants, notamment les stratégies visant à faire coup double en tentant de disqualifier à la fois une orientation théorique que l'on peut appeler rationaliste et l'institution scolaire, soupçonnées l'une et l'autre de censure et de répression.

MOTS-CLÉS: Nietzsche, Philosophie française, Sociologie de la philosophie, Postmodernisme, Nietzscheanisme

La réception de Nietzsche en France peut être considérée comme un symptôme du fonctionnement du champ philosophique national, lieu de luttes entre des agents pour l'imposition de classements, de principes de hiérarchisation et de frontières. Tel est l'intérêt majeur d'une analyse des redistributions successives qui, à travers cette réception, ont été produites dans le champ philosophique français de 1960 à 1968 et dont les principales figures sont des auteurs éminents tels que Deleuze, Foucault et Lyotard. Il ne s'agit pas seulement de luttes d'interprétation, comme c'est le cas pour la plupart des auteurs, à commencer par

les plus consacrés. Il s'agit de savoir si Nietzsche est bien un philosophe, et s'il est tel, ce que cela signifie pour la philosophie, ses objets, son style.

Deux oppositions principales structurent ce champ. La première distingue les philosophes selon leur distance au monde profane, avec d'un côté des érudits, des spécialistes et de l'autre des généralistes sans compétence définie et s'adressant à un public large. La seconde les distingue selon leur distance à l'institution scolaire, instance de reproduction des agents et de la culture qui les définit : alors que, d'un côté, s'impose le modèle professoral, de l'autre, s'impose le modèle du créateur, du penseur.

Dans cet espace ainsi structuré, chaque position se caractérise par le volume et la composition du capital philosophique. Ainsi les généralistes qui traitent de toutes sortes de sujets relevant de la tradition scolaire s'opposent aux spécialistes par excellence que sont les historiens de la philosophie : alors que les premiers, souvent professeurs dans les « khâgnes » (classes préparatoires aux concours des Ecoles normales supérieures), rejettent la spécialisation et s'occupent de manière non technique de grands sujets, les seconds sont conformes à l'image d'une discipline savante dotée d'une tradition propre. Un même individu peut ainsi être caractérisé selon les deux axes : de même que l'excellence académique peut se réaliser soit à travers la figure de l'historien de la philosophie soit à travers le professeur de khâgne, de même les philosophes les plus originaux peuvent être soit dotés d'une compétence spécialisée, notamment dans le domaine des sciences, soit détenteurs d'une compétence générique, en particulier en histoire de la philosophie qu'ils font valoir parfois de façon novatrice : les premiers se rattachent plutôt au pôle de la science et les seconds à celui de l'art. L'évolution des relations entre les principales régions du champ déterminent la physionomie prise par lui à tel ou tel moment.

La philosophie est ainsi le lieu d'une tension entre deux logiques : la première découle des contraintes positionnelles de la philosophie, discipline située au sommet des disciplines de l'enseignement secondaire (cette matière ne s'enseigne qu'en classes terminales mais elle touche la totalité des lycées). La seconde logique est la logique interne de rationalisation pour laquelle la science constitue une ressource essentielle, sinon un modèle. On a d'un côté, la hauteur, la profondeur, et le dépassement des positions antérieures, d'un autre côté, la science, la raison, la logique. Le pôle rationaliste a toujours été exposé à des critiques d'allure plus ou moins prophétique qui rejettent le « dogmatisme » au nom de la vie, de la pluralité, de la créativité. Ces critiques visent des classements suspects d'enfermer la pensée dans des carcans, d'ignorer l'exception,

l'extraordinaire, mais leur principal objet n'est autre que l'identité du penseur qui est, par excellence, présumé inclassable.

Cette opposition entre les deux logiques reflète des formes différentes de capital philosophique et de manières de s'en servir. La possession d'un capital philosophique à composante scientifique peut être utilisée de diverses façons, y compris sous forme d'une combinaison entre sciences et humanités, comme dans le cas de Michel Serres, philosophe des sciences devenu un penseur de la modernité, un «sage», un «humaniste» apprécié par les médias.

NIETZSCHE DE 1900 JUSQU'AUX ANNÉES 1960

Les années 1900 qui ont connu une forte diffusion de Nietzsche en France correspondent à un état remarquable du champ philosophique. Celui-ci est marqué par une restructuration du secteur universitaire sous l'effet d'un compromis entre la tradition spiritualiste et l'esprit scientifique nouveau. Sous les auspices de Kant, la philosophie est sollicitée pour remplir un programme à la fois pédagogique, civique et théorique : la République reconnaît les valeurs de rationalité et d'esprit critique mais elle le fait sans désavouer d'autres valeurs notamment morales et métaphysiques. La domination du pôle rationaliste à la Sorbonne et dans les revues académiques de l'époque est assez apparent : les intérêts scientifiques l'emportent sur la pure spéculation et l'érudition historique. Un symptôme en est l'accueil fait à la sociologie durkheimienne : même quand les désaccords sont exprimés, Durkheim ne cesse d'être considéré par les philosophes comme l'un des leurs, certes turbulent ou troublant, mais non comme un étranger. Dans les marges de l'Université, de nombreuses revues intellectuelles traitent de philosophie, de littérature et de politique : comme écrivain, comme penseur et comme moraliste, Nietzsche apparaît comme un personnage fascinant, libérateur.

La mise en cause de cette culture rationaliste a été accomplie par Henri Bergson à travers sa critique du kantisme. On peut estimer que le clivage entre Durkheim et Bergson a été dans cette période l'un des éléments structurants du champ. Dans un cours de 1913 consacré au pragmatisme, Durkheim (1955: 11) associait Bergson à ce courant en lequel il voyait un «assaut contre la raison».

Par rapport à la constellation pragmatique-bergsonienne, Nietzsche occupe une position assez ambiguë. Pour certains, il ne fait pas de doute qu'il s'y inscrit. Durkheim estime qu'il s'en distingue, étant plus artiste que philosophe. Pour la quasi-totalité des commentateurs de l'époque, Nietzsche n'apparaît pas vraiment

comme un philosophe méritant d'être confronté méthodiquement aux grands noms de l'époque : en particulier sur la question de la théorie de la connaissance et de la vérité, il semble difficile de lui attribuer des thèses ou un « système » au sens donné par les philosophes de profession même s'il peut être associé à certains noms, et corrélativement opposé à d'autres, à commencer par Kant.

Cette alliance Bergson-Nietzsche-James est surtout le fait de penseurs extra-universitaires, moins préoccupés de problèmes de connaissance que d'autres questions moins techniques: il en allait ainsi pour les essayistes collaborant à des revues et surtout pour les théoriciens de l'anarcho-syndicalisme situés dans les frontières entre champ politique et champ intellectuel. Ceux-ci ont beaucoup contribué à une critique radicale du rationalisme de gauche (Jean Jaurès, Lucien Herr, et les jeunes normaliens proches du Parti socialiste).

Le déclin global des questions d'épistémologie dans le champ philosophique a été marqué dans l'entre-deux guerres par la constitution de la « philosophie allemande » en domaine spécifique occupant une position éminente dans les hiérarchies internes : cette appellation va des post-kantiens à Nietzsche, aux néo-kantiens et à la phénoménologie, excluant ce qui relève de l'autre tradition germanophone, la philosophie autrichienne réduite à un positivisme dédaigné ou redouté. Ce qui prévaut est une humeur vitaliste-existentielle, à l'état paroxystique dans la *Lebensphilosophie*, qui relègue à l'arrière-plan les problèmes de science et de connaissance: à travers les thèmes de l'existence, de la vie et des valeurs, Nietzsche réussit à être compté au nombre des philosophes, sans parvenir pour autant à obtenir un statut autre que périphérique.

LA LIBÉRATION DES INTERPRÈTES

Une partie des prétendants de la fin des années 1950 était issue de la fraction novatrice des historiens de la philosophie. À l'étroit dans le cadre universitaire quoique dotés de signes de reconnaissance et de l'estime de plusieurs professeurs de la Sorbonne (auxquels il faut ajouter le philosophe Jean Hyppolite), ils devaient inventer une voie originale, distincte aussi bien de la culture académique que de l'existentialisme qui se trouvait désormais exposé à la concurrence des sciences de l'homme et dont la quête d'humanisme progressiste lié plus ou moins au marxisme était jugée stérile. C'est cet état d'esprit qu'évoque Gilles Deleuze (1977, 18-20):

A la Libération, on restait bizarrement coincé dans l'histoire de la philosophie. Simplement on entrait dans Hegel, Husserl et Heidegger;

nous nous précipitions comme de jeunes chiens dans une scolastique pire qu'au Moyen Age. (...) Donc, après la Libération, l'histoire de la philosophie s'est resserrée sur nous, sans même que nous nous en rendions compte, sous prétexte de nous ouvrir à un avenir de la pensée qui aurait été en même temps la pensée la plus antique (...) L'histoire de la philosophie a toujours été l'agent de pouvoir dans la philosophie, et même dans la pensée. Elle a joué le rôle de répresseur (...) Une image de la pensée, nommée philosophie, s'est constituée historiquement, qui empêche parfaitement les gens de penser.

Il paraissait peu concevable de se passer totalement d'un auteur, et judicieux d'en «découvrir» un. À quel auteur se rattacher? à Bergson? à Hume? Nietzsche avait l'immense avantage de participer au capital de la philosophie allemande tout en permettant d'affaiblir le capital d'autres candidats appropriés par les concurrents de Deleuze: Hegel, Husserl et Heidegger.

Un enjeu essentiel pour des commentateurs de profession était la liberté d'interpréter, laquelle consistait à introduire en philosophie la logique des ruptures littéraires et artistiques. Le style personnel inspiré, puisant aux ressources de la métaphore, de l'allusion lettrée et des associations verbales marquait la distance entre une œuvre originale et le commentaire académique impersonnel.

La consécration de Georges Bataille et de Maurice Blanchot dans les années 1960-70 est un signe de transformations qui concernent aussi bien le champ philosophique, les relations entre ce dernier et la littérature que les définitions de l'intellectuel, sans oublier le rapport à la politique. A la différence de la période précédente, la radicalité intellectuelle pouvait s'accompagner d'une abstention plus ou moins revendiquée face à la politique. Tout se passe comme si, entre 1962 (fin de la Guerre d'Algérie) et 1968, au sein de la population des philosophes dotés d'une réputation anti-académique, s'était instaurée une ligne de clivage entre ceux qui, selon le modèle sartrien, combinaient la philosophie et des engagements révolutionnaires et ceux qui refusaient parfois ostensiblement les discours messianiques sur le rôle de la classe ouvrière dans l'histoire, une telle ligne recouvrant, en partie, une différence entre générations. Le capital hégéliano-marxiste apparaissait comme un enjeu, les uns (Sartre) tentant de le préserver non sans chercher à le renouveler, et les autres de le disqualifier en vue d'imposer une définition nouvelle du philosophe. Le débat théorique sur le structuralisme de cette période était plus ou moins entremêlé aux questions de la politique et de l'histoire.

Gilles Deleuze, né en 1925, a été assistant à l'université en histoire de la philosophie (1957-1960), apprécié par Ferdinand Alquié et Jean Hyppolite. Ce jeune prétendant brillant adulé par les étudiants avait une image de génie un peu dandy. Et si ses premières publications étaient relativement conformes aux normes d'excellence académique, il s'est consacré à des penseurs issus de traditions certes moins prestigieuses que celle de la philosophie allemande, mais aussi peu hérétiques que Hume et Bergson, ses auteurs de jeunesse, et même à un écrivain, Marcel Proust ; et ce, sans aller jusqu'à négliger un auteur situé au sommet de la hiérarchie philosophique comme Kant qui, avec Nietzsche, était l'un des seuls Allemands vraiment naturalisés en France depuis longtemps, sinon toujours. Tout en collaborant à la revue marginale *Arguments*, où il présente un extrait de son livre sur Nietzsche ainsi qu'un article sur l'écrivain Sacher-Masoch (Deleuze, 1961), il fait paraître ses livres, en particulier celui sur *Nietzsche* (1965), chez un éditeur universitairement orthodoxe, les PUF¹. Édité à partir de 1968 aux éditions de Minuit, il tend à devenir une figure de l'avant-garde philosophique².

De Bergson à Nietzsche, il a suivi le fil directeur d'une «philosophie de la différence» dont il a été le premier à parler. Alors que le dépassement «dialectique» des oppositions a *vs* –a (être *vs* non-être, même *vs* autre...) constituait la forme d'accomplissement théorique suprême dans l'avant-garde antérieure sous l'emblème de Hegel et de Marx, Deleuze refusait la voie de la conciliation et, en recourant à Bergson (Deleuze, 1956), il montrait que la différence, plutôt que de résorber ou de concilier les oppositions (durée-espace, esprit-matière, qualité-quantité, vivant-mécanique...), avait la vertu de fonder, d'engendrer et de préserver leur irréductible disparité: la pauvreté d'une réduction faisait place à un processus créatif.

Le concept de différence relativement conforme à la logique scolaire du «dépassement», ne faisait que souligner les insuffisances des modes de connaissance ordinaires (et notamment scientifiques), et confirmait donc les

¹ A cette liste, il faudrait ajouter un recueil de textes à visées pédagogiques, *Instincts et institutions* (1955), dans la collection dirigée par Georges Canguilhem, «Textes et documents philosophiques». La thèse, *Différence et répétition* paraît également aux PUF, en 1968, au moment où les éditions de Minuit publient *Spinoza et le problème de l'expression*, suivi de *Logiques du sens* en 1969.

² Cet éditeur publiait la revue *Critique*, la collection «Critique», les auteurs dits du «Nouveau roman», la collection «Arguments» dirigée par Kostas Axelos, et la collection «Sens commun» dirigée par Pierre Bourdieu.

hiérarchies philosophiques. Le discours philosophique se définissait désormais moins par un domaine légitime enfermant ses thèmes et ses questions que par cette fonction d'exploration active consistant à déceler en tout discours des singularités conceptuelles au statut inclassable, paradoxal, sinon indécidable. La différence pouvait s'ajuster aux contenus les plus divers et s'inscrire dans un double registre, celui des significations immanentes du discours philosophique et celui des significations ordinaires. Du fait des changements de conjoncture idéologique, elle a pu revêtir des allures successivement désengagées et activistes, esthétisantes et subversives...

Nietzsche était promu en héros de la lutte finale philosophique, celle du dépassement ultime des pensées de la tradition savante symbolisée par le nom de Hegel: «le surhomme est dirigé contre la conception dialectique de l'homme, et la transvaluation, contre la dialectique de l'appropriation ou de la suppression de l'aliénation » (Deleuze, 1962: 9). Grâce à Nietzsche, on semblait enfin sortir de la grisaille d'une époque d'engagement uniformisant : «Ce que veut une volonté, c'est affirmer sa différence» (Deleuze, 1962, 10). Le temps de la clarification était arrivé : «il n'est pas de compromis possible entre Hegel et Nietzsche» (Deleuze, 1962, 222).

Le nouveau paradigme philosophique se caractérise par le refus des notions ordinaires, naïvement réalistes et objectivistes: «À la dualité métaphysique de l'apparence et de l'essence, et aussi à la relation scientifique de l'effet et de la cause, Nietzsche substitue la corrélation du phénomène et du sens» (Deleuze, 1962: 3-4). Ce qui se trouve privilégié est l'activité d'interprétation : «Le projet le plus général de Nietzsche consiste en ceci : introduire en philosophie les concepts de sens et de valeur» (Deleuze, 1962: 1). «La philosophie tout entière est une symptomatologie et une sémiologie. Les sciences sont un système symptomatologique et sémiologique» (Deleuze, 1962: 4). Dans la deuxième édition de *Proust et les signes*, Deleuze (1970: 195) écrit: «Il n'y a pas de Logos, il n'y a que des hiéroglyphes. Penser, c'est interpréter, c'est donc traduire». La théorie «nietzschéenne» de la pluralité des «interprétations» consistait à subordonner toute interprétation à la qualité («active» ou «réactive», «noble» ou «vile») de celui qui interprète. Alors que le maître nietzschéen est pluraliste, veut la «différence», l'esclave apparaît au contraire comme dogmatique, réaliste, pieux, respectueux envers l'absolu, l'unité et l'uniformité, le fondement, la vérité, etc. En substituant à la question métaphysique traditionnelle du quoi (l'essence), celle du qui (qui veut?), Deleuze subordonnait la valeur des affirmations à la qualité d'affirmation de celui qui énonce. C'est cette qualité qui fonde les jugements, lesquels ne sont jamais des comptes rendus fidèles d'une

réalité extérieure mais des évaluations, des jugements de valeur qui informent moins sur les choses que sur l'interprète. Et comme rien d'autre que la volonté de puissance n'est en cause, il s'agit bien d'un processus de création.

La dialectique doit être combattue pour son goût, son mauvais goût qui porte à privilégier la négation: «A l'affirmation de la différence en tant que telle, elle substitue la négation de ce qui diffère; à l'affirmation de soi la négation de l'autre; à l'affirmation de l'affirmation, la fameuse négation de la négation» (Deleuze, 1962: 224). Derrière le conflit philosophique entre Nietzsche-la-différence et Hegel-la-dialectique, ce qui était impliqué n'était pas une alternative purement abstraite mais le conflit entre deux humanités, l'une mesquine et hypocrite, l'autre généreuse et franche: «Le plaisir de se savoir différent», la jouissance de la différence: voilà l'élément conceptuel nouveau, agressif et aérien, que l'empirisme³ substitue aux lourdes notions de la dialectique et surtout, comme dit le dialecticien, au *travail* du négatif» (Deleuze, 1962: 10). Un tel discours offrait des attraits vraiment irrésistibles. Qui aurait été assez stupide pour choisir délibérément l'option intellectuelle aux couleurs si misérables de la «tristesse», du «ressentiment», de la «négativité» alors qu'était offerte une issue intelligente, «joyeuse», «gaie», «créatrice»?

Nietzsche et la philosophie peut être considéré comme un manifeste pour une philosophie qui allait dominer le champ philosophique en France durant plusieurs décennies. Avec la différence, il proposait non seulement un concept «subversif» mais un ethos intellectuel reposant sur la quête d'inclassable. Face à la philosophie universitaire et à l'avant-garde hégéliano-marxiste, il annonçait une autre voie, résolument anti-humaniste (pas de sujet, pas de réconciliation par et dans l'histoire), anti-réaliste (l'interprétation prévaut sur une réalité indépendante), anti-objectiviste (l'objectivité des sciences est un mythe) et enfin, il réconciliait les figures du philosophe et de l'artiste.

GÉNÉALOGIE

Michel Foucault illustre bien le rapport de la nouvelle génération de philosophes aux différentes disciplines et spécialités: on ne peut comprendre sa trajectoire sans prendre en compte la tension entre les deux pôles de l'histoire des sciences et de la littérature. Tout en s'inscrivant dans la lignée d'épistémologie historique de Gaston Bachelard et de Georges Canguilhem, il trouve dans les commentaires d'écrivains d'avant-garde une formule originale de rupture avec la spécialisation

³ Empirisme signifie plutôt l'immanence ou le refus de l'essence cachée.

universitaire. Ce qui marque son rapport aux sciences de l'homme est le point de vue anti-objectiviste et souverain de philosophe qui incline à voir en ces disciplines des «savoirs douteux», des entreprises prétentieuses affectées soit par le «positivisme» soit par une anthropologie implicite et naïve. La généalogie, nouvelle discipline historico-philosophique inventée par Foucault, se veut irréductible aux classements disciplinaires: elle se distingue de la philosophie par le rôle accordé à l'histoire, et enfin de l'histoire des historiens par le primat accordé à l'«interprétation» sur la «réalité». Nietzsche apparaissait comme une alternative à la voie empruntée par la phénoménologie pour envisager le problème des fondements: «Est-ce qu'un sujet de type phénoménologique, transhistorique, est capable de rendre compte de l'historicité de la raison ? C'est là où la lecture de Nietzsche a été pour moi la fracture : il y a une histoire du sujet tout comme il y a une histoire de la raison, on ne doit pas demander le déploiement à un acte fondateur et premier du sujet rationaliste» (Foucault, 1994: 6). «Ce que je dois à Nietzsche, je le dois beaucoup plus à ses textes de la période de 1880, où la question de la vérité et l'histoire de la vérité et de la volonté de vérité étaient pour lui centrales» (Foucault, 1994: 15)⁴. Par un renversement paradoxal, ce qui demandait à être mis en avant était le problème de la vérité : «mon problème n'a pas cessé d'être toujours la vérité, le dire vrai, le "wahr-sagen", le rapport entre "dire vrai" et formes de réflexivité, réflexivité de soi sur soi» (Foucault, 1994: 15).

Nietzsche, généalogiste de la morale, apparaît comme l'emblème de la rupture philosophique avec la tradition: «La généalogie, c'est l'histoire comme carnaval concerté» (Foucault, 1971: 168). «Toute cette mascarade» que découvre le généalogiste, il doit la «pousser à l'extrême» écrit Foucault, qui ajoute : «il veut mettre en oeuvre un grand carnaval du temps, où les masques ne cesseront de revenir» (Foucault, 1971: 168). Il s'ensuit une «dissociation systématique de notre identité» : il s'agit de «mettre à jour les systèmes hétérogènes qui, sous le masque de notre moi, nous interdisent toute identité» (Foucault, 1971: 170). Les notions associées à la problématique hégéliano-marxiste de l'histoire se voient rejetés: conscience, moi, identité, réalité, sens et fin de l'histoire: «l'histoire a mieux à faire qu'à être la servante de la philosophie et à raconter la naissance nécessaire

⁴ Foucault précise: «Je crois qu'il y a un déplacement assez sensible dans les textes de Nietzsche entre ceux qui sont en gros dominés par la question de la volonté de savoir et ceux qui sont dominés par la volonté de puissance. Mais je ne veux pas entrer dans ce débat pour une raison bien simple. C'est qu'il y a des années que je n'ai pas relu Nietzsche».

de la vérité et de la valeur; elle a à être la connaissance différentielle des énergies et des défaillances, des hauteurs et des effondrements» (Foucault, 1971: 163).

Ce qui est à l'œuvre dans l'histoire, ce sont des forces interprétatives en lutte pour imposer leur domination: «le devenir de l'humanité est une série d'interprétations» (Foucault, 1971: 158), «les forces qui sont en jeu dans l'histoire n'obéissent pas à une destination, ni à une mécanique, mais bien au hasard de la lutte» (Foucault, 1971: 161).

DU GAUCHISME AU POSTMODERNISME

L'utilisation de Nietzsche était propre à entretenir les ambiguïtés. Celles-ci se sont révélées notamment après 1968 quand se sont diffusées des versions vitalistes et libertaires de ce penseur dont Foucault a d'ailleurs tenté de se démarquer. Nietzsche a alors bénéficié de la conjoncture idéologique marquée par les valeurs du spontanisme et de la contre-culture. Il s'agit d'un renversement total des classements dans le champ philosophique. En effet, une pensée de type phénoméniste ou «illusionniste» (Schopenhauer) était longtemps apparue comme politiquement conservatrice puisqu'elle s'était assez expressément construite contre les croyances attribuées au rationalisme «positiviste» et «scientiste» (la vérité, la réalité, le progrès...)⁵. Or voici que désormais l'idée d'une vérité plurielle, relative, éclatée est passée à gauche, rejetant à droite le discours universaliste jugé répressif, normalisateur, uniformisant: tout se passait comme s'il y avait d'un côté, la science, la répression, le dogmatisme, et d'un autre côté, la libération, l'affect, le perspectivisme⁶. Le visage de Zarathoustra allait changer, passant de l'apolitisme aristocratique («pathos de la distance») à la «marginalité» et à la radicalité⁷. Cela étant, il y avait plusieurs manières d'être d'avant-garde qui correspondaient aux différentes manières de s'approprier Nietzsche. Ainsi peut-on distinguer la

⁵ En fait, avant 1968, certaines théories critiques avaient retrouvé quelques uns des thèmes de l'École de Francfort en renvoyant la science et la rationalité du côté de la technocratie et de la bureaucratie. Le structuralisme s'était construit à la fin des années 1950 en partie contre cette humeur romantique à travers une critique des notions de sujet et d'aliénation.

⁶ Le rapport de Michel Foucault aux pensées du « désir » semble constituer une exception à cette orientation générale, si l'on en juge en particulier d'après le premier tome de *Histoire de la sexualité*, la *Volonté de savoir* publiée en 1976, publié à la fin de cette période «gauchiste» (et peut-être en rupture avec elle).

⁷ Oswald Spengler est passé à gauche, comme le montre Jacques Bouveresse (2012).

position du savoir historique ou «généalogique», incarnée par le philosophe le plus prestigieux, Michel Foucault; la position libertaire, vitaliste et mystico-existentielle des philosophes marginaux de Vincennes comme Gilles Deleuze et Jean-François Lyotard; et la position intellectualiste d'histoire hérétique de la philosophie («déconstruction») de Jacques Derrida.

Un colloque consacré à Nietzsche, celui de Cerisy en 1972, se présente comme une situation quasi expérimentale d'observation de l'état de l'avant-garde philosophique (seul Foucault était absent). Autour de Pierre Klossowski et de Maurice Blanchot qui vient de publier un livre sur Nietzsche dédié à Gilles Deleuze, mais aussi grand admirateur de Derrida et de Foucault (qui le lui rendent bien) se rassemblent différentes fractions de l'avant-garde. Deleuze, Derrida, Lyotard présents au colloque disposaient alors de l'appui de la «jeunesse» qui attestait de leur radicalité politique et philosophique. Equivalent, dans l'ordre philosophique, du gauchisme politique, Nietzsche apparaît à tous les interprètes comme le porteur de la notion de «différence»: il apporte à la pensée nouvelle la garantie qu'elle ne retombe pas dans la «théologie», le «logocentrisme» etc. Mais il se voit aussi dédoublé entre deux séries de propriétés: une série exotérique jouant sur l'«affirmation», la «vie», l'«affect», le «renversement» des «hiérarchies»..., et une série ésotérique qui, comme la «dissimulation» (selon le titre de deux exposés), le «jeu», l'«apparence», la «lecture», le «style», le «masque», suggère toute la complexité d'un auteur fait pour de rares et subtils connaisseurs. Cette double série peut être opposée à un ensemble de termes associés à la vieille philosophie, tels que la «représentation», la «métaphysique», l'«identité», l'«unité», le «sens», l'«interprétation»⁸ («réductrice», elle «réduit» à un «sens» et à «un» sens, à la «représentation»).

Deleuze et Lyotard, professeurs à Vincennes, représentent surtout une version à la fois vitaliste et politisée de Nietzsche. Le «pathos de la distance» se voit retraduit dans le langage de la subversion culturelle radicale et généralisée. Nietzsche est devenu, chez ces auteurs, un grand «rebelle». Ils vont très loin dans ce sens. Alors que Marx et Freud se contenteraient, selon Deleuze, de substituer de nouveaux «codes» aux anciens, Nietzsche les refuse tous: «Nietzsche est celui qui n'essaie pas de faire du recodage. Il dit: cela ne va pas encore assez loin, vous n'êtes encore que des enfants». Nietzsche c'est la «pensée nomade», philosophie à l'usage des «rebelles»: «Le discours philosophique a toujours été dans un rapport essentiel avec la loi, l'institution, le contrat (...). Or, si Nietzsche

⁸ L'interprétation est un terme désormais renvoyé du mauvais côté, après avoir été célébrée comme une arme anti-réaliste.

n'appartient pas à la philosophie, c'est peut-être qu'il est le premier à concevoir un autre type de discours comme une contre-philosophie. C'est-à-dire un discours avant tout nomade» (Deleuze, 1973: 160 y 174).

L'aspect irrationaliste du gauchisme nietzschéen est accentué encore par Jean-François Lyotard qui entend opposer l'«intensité», l'«affect» à la «représentation» des «théories» philosophiques et scientifiques: «Ce qui suscite la représentation, c'est la faiblesse, la perte d'intensité, la mise au frigidaire». Il retrouve le langage de la mystique dans son effort pour dépasser toutes les limitations, tous les contraires: «L'auteur s'anéantit dans l'écrit, l'écrit s'anéantit dans les lecteurs (...). L'anéantissement est plutôt dissolution, lyse, liquidation, perte du quant-à-soi...». Cette radicalité philosophique est renforcée par le prestige du gauchisme politique:

Plus important que le gauchisme politique, plus proche d'un rapprochement des intensités : un vaste mouvement souterrain, (...). Freinages à la production, saisies sans contrepartie (vols) à la consommation, refus de « travailler », communautés (illusoires?), happenings, mouvement de libération sexuelle, occupations, squattings, rapt, productions de sons, de mots, de couleurs sans « intention d'œuvre ». Voici les « hommes de surcroît », les « maîtres » d'aujourd'hui: marginaux, peintres expérimentaux, pop, hippies et yippies, parasites, fous internés. Il y a plus d'intensité et moins d'intention dans une heure de leur vie que dans trois cent mille mots d'un philosophe professionnel. Plus nietzschéens que les lecteurs de Nietzsche (Lyotard, 1973: 157).

C'est dans cette période que s'amorce la canonisation universitaire de Nietzsche qui devient désormais un auteur de programme. Ainsi se succèdent livres⁹, articles, numéros spéciaux de revues savantes (*Revue philosophique*¹⁰), manuels

⁹ Notamment Pierre Klossowski (1969); Jean-Michel Rey (1971); Bernard Pautrat (1971); S. Kofman (1972). Il faudrait ajouter d'autres ouvrages, et en particulier *L'Entretien infini* de Maurice Blanchot (1969) qui, s'il n'est pas à proprement parler un livre sur Nietzsche, lui consacre toute une partie «en marge» des livres de Michel Foucault, de Gilles Deleuze, d'Eugen Fink, de Jean Granier et des articles de Jacques Derrida réunis dans *L'Écriture et la différence*.

¹⁰ Au numéro spécial consacré à Nietzsche par la *Revue philosophique* (n° 3, juillet-septembre 1971) ont collaboré des universitaires tels que Jean Granier, Angèle Kremer-Marietti et Pierre Trotignon.

scolaires; et les chaires universitaires en faveur d'auteurs nietzschéens cessent d'apparaître comme inconcevables¹¹.

On peut prendre pour hypothèse que le postmodernisme est une version démobilisée du gauchisme philosophique. Plusieurs indices vont dans ce sens. Rappelons d'abord que c'est bien Jean-François Lyotard qui a lancé le terme en France. En fait, assez tôt, les philosophes d'avant-garde ont pris leurs distances envers les formes structurées et organisées de lutte contre le capitalisme en lesquelles ils voyaient une répétition des mêmes illusions que celles qu'elles prétendaient combattre. Alors que les uns se détournent de tout engagement et se consacrent à une forme d'esthétisation de l'existence, d'autres maintiennent un lien au moins proclamé avec la politique, mais sans autre référence que des «lutttes» aussi radicales qu'indéterminées. Entre le gauchisme de philosophe et le postmodernisme, il n'est pas étonnant que l'on puisse retrouver des principes de classement et d'évaluation très voisins: une lutte contre les idoles que sont les fondements, les absolus, la vérité et la «représentation»; la célébration de l'action, de l'affect et du désir; l'utilisation du modèle du texte, du récit, de l'interprétation. Une alternative à la science «positiviste» et «déterministe» est la leçon principale que l'historien Paul Veyne a retenu de son ami Michel Foucault. La «bonne» science se rapproche de l'art par sa dimension créative (Veyne, 1971).

Le postmodernisme s'est doté de précurseurs qui fournissent un apport de légitimité. C'est ainsi qu'à côté de Nietzsche sont invoquées les grandes figures du pragmatisme et notamment William James et John Dewey. Gilles Deleuze a contribué au retour de Gabriel Tarde, sociologue longtemps oublié, affectionné aussi par Bruno Latour et qui tend à être présenté comme une victime de la sociologie «dominante» incarnée par Durkheim.

On peut donc soutenir qu'entre les années 1970 et les années 2000 a eu lieu une redistribution des positions philosophiques dans le pôle des penseurs d'avant-garde. L'affaiblissement du gauchisme politique a eu pour conséquence de favoriser un affranchissement ouvert par rapport au marxisme, cible des «nouveaux philosophes» et de philosophes universitaires prônant un retour à la *philosophia perennis*: sacrifier Marx sans renoncer à Nietzsche (et Freud) était le moyen de préserver le capital de radicalité et de résister au retour à l'orthodoxie philosophique, celle des «philosophies du sujet» et de la «philosophie politique». Une autre menace allait bientôt se présenter, jusqu'alors inconnue: l'ascension de la philosophie analytique, face à laquelle les outils déconstructivistes semblaient

¹¹ Ou du moins réputés tels, comme Jean Granier et, plus tard, Sarah Kofman.

sinon dérisoires, du moins inappropriés. Mais un renfort nouveau compensait un tel risque: celui de «théoriciens» américains qui contribuaient à faire de la *French Theory* la pensée globale pour toutes les avant-garde. Parmi les «américains à Paris», Richard Rorty a été sans doute l'un des plus précieux puisqu'il apportait une caution de détenteur d'un capital philosophique constitué en partie de philosophie analytique. Il rejoignait ainsi une population de lecteurs de l'avant-garde française où s'inscrivent les interprètes américains de Derrida, Foucault, des auteurs féministes comme Judith Butler, etc.

Le postmodernisme était au fond une façon insolente de prendre acte de l'état des rapports de force dans le champ philosophique. Les philosophes de la différence et de la dissidence avaient en commun avec les penseurs et essayistes conservateurs un rejet des prétentions de la science, de la rationalité et des idéologies «totalisantes» (ou «totalitaires»). L'importance attribuée à la logique dans l'argumentation philosophique ne pouvait être perçue que comme une invasion des barbares positivistes (anglo-saxons): Wittgenstein, pour Deleuze, n'était rien de moins qu'un «assassin de la philosophie»¹².

Nietzsche possède à peu près tout ce qu'il faut pour séduire les différentes fractions d'avant-garde: un grand style, le ton prophétique, l'absence de «système», la critique de l'objectivité scientifique, etc. Cette canonisation a été relativement paradoxale puisque, en prenant l'auteur en bloc, elle devait assumer certains des traits allant à l'encontre des valeurs radicales proclamées. Cela supposait comme conditions le silence sur les orientations conservatrices et élitistes de Nietzsche, le refus de faire le tri entre le prophétisme et le «gai savoir», entre la transvaluation des valeurs et la critique des illusions métaphysiques ou religieuses, entre des aphorismes obscurs et des idées claires et vigoureuses. C'est le type de piété que conservaient ces penseurs impies.

BIBLIOGRAPHIE

BLANCHOT, M. (1969): *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard.

BOUVERESSE, J. (2012): "Ce que des auteurs infréquentables ont à dire à ceux qui ne veulent pas leur ressembler", *Agone*, 48.

¹² Wittgenstein n'a pas été seulement une figure négative. Quelques auteurs postmodernes comme Lyotard ont tenté de l'interpréter dans un sens postmoderne acceptable.

- DELEUZE, G. (1952): *Hume, sa vie, son oeuvre avec un exposé de sa philosophie* (avec A. Cresson), Paris, PUF.
- DELEUZE, G. (1953): *Empirisme et subjectivité*, Paris, PUF.
- DELEUZE, G. (1955): *Instincts et institutions*, Paris, Hachette.
- DELEUZE, G. (1956): “La conception de la différence chez Bergson”, *Les Études bergsoniennes*, vol. 4.
- DELEUZE, G. (1959): “Sens et valeurs”, *Arguments*, 15.
- DELEUZE, G. (1961): “De Sacher-Masoch au masochisme”, *Arguments*, 21.
- DELEUZE, G. (1962): *Nietzsche et la philosophie*, Paris, PUF.
- DELEUZE, G. (1963): *La philosophie critique de Kant*, Paris, PUF.
- DELEUZE, G. (1964): *Marcel Proust et les signes*, Paris, PUF.
- DELEUZE, G. (1966): *Le bergsonisme*, Paris, PUF.
- DELEUZE, G. (1968a): *Différence et répétition*, Paris, PUF.
- DELEUZE, G. (1968b): *Spinoza et le problème de l'expression*, Paris, Minuit.
- DELEUZE, G. (1969): *Logiques du sens*, Paris, Minuit.
- DELEUZE, G. (1970): *Marcel Proust et les signes*, (2^{ème} édition) Paris, PUF.
- DELEUZE, G. (1973): “Pensée nomade”, *Nietzsche aujourd'hui ?* 10-18, tomo 1, Paris.
- DELEUZE, G. (1977): *Dialogues* (avec Claire Parnet), Paris, Minuit.
- DURKHEIM, E. (1955): *Pragmatisme et sociologie*, Paris, Vrin.
- FOUCAULT, M. (1971): “Nietzsche, la généalogie, l'histoire” en *Hommage à Jean Hyppolite*, Paris, PUF. (Texto publicado en M. Foucault (1991): *Dits et écrits*, tomo 2, Paris, Gallimard).
- FOUCAULT, M. (1994): “Structuralisme et poststructuralisme” (entrevista con Gérard Raulet) en *Telos* 55 vol. XVI, printemps, recogido en M. Foucault, *Dits et écrits*, tomo 4.
- KLOSSOWSKI, P. (1969): *Nietzsche et le cercle vicieux*, Paris, Mercure de France.
- KOFMAN, S. (1972): *Nietzsche et la métaphore*, Paris, Payot.
- LYOTARD, J.-F. (1973): “Notes sur le retour et le kapital”, *Nietzsche aujourd'hui?*, 10-18, tome 1, Paris.
- NIETZSCHE, F. comp. 1965. *Nietzsche* (Conjunto de textos escogidos y presentados por G. Deleuze). Paris: PUF.

PAUTRAT, B. (1971): *Versions du soleil. Figures et système de Nietzsche*, Paris, Seuil.

REY, J.-M. (1971): *L'enjeu des signes. Lecture de Nietzsche.*, Paris, Seuil.

VEYNE, P. (1971): "Foucault révolutionne l'histoire", en *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.

Recibido: 4 de octubre de 2013

Aceptado: 19 de noviembre de 2013

Louis Pinto, directeur de recherche émérite au CNRS (CESSP-CSE), s'est consacré à la sociologie des intellectuels -et notamment des philosophes, ainsi qu'à quelques autres sujets, dont l'institutionnalisation de la catégorie de consommateur. Dans le domaine de la culture, il a travaillé sur les goûts et les systèmes de classements (les discours cultivés sur les œuvres d'art, l'architecture de Beaubourg, l'esprit littéraire). Il a publié notamment *Les Neveux de Zarathoustra. La réception de Nietzsche en France* (1995), *La Vocation et le métier de philosophe. Pour une sociologie de la philosophie dans la France contemporaine* (2007), *La Théorie souveraine. Les philosophes français et la sociologie au 20^{ème} siècle* (2009), *Le Collectif et l'individuel. Considérations durkheimiennes* (2009), *La religion intellectuelle. Emmanuel Levinas, Hermann Cohen, Jules Lachelier* (2010). Il a aussi publié une étude, *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social* (1999, 2002). louis.pinto@cse.cnrs.fr